|  |
| --- |
| **Séquence 3 : le théâtre classique** |

**Objectifs** :

* Etude d’extraits de *Phèdre* de Jean Racine afin de comprendre les enjeux de la tragédie classique
  + Savoir repérer les champs lexicaux signifiants (amour, passion, haine, mort, divinités…)
  + Savoir repérer les éléments constitutifs du vers classique
  + Savoir apprécier la mise en scène de la pièce étudiée
* Savoir repérer les caractéristiques du héros mythique (solarité, destin…)
* Ateliers de structuration :
  + Rédaction d’une préface
  + Eléments à analyser dans un extrait théâtral

**Compétences visées** :

* (2) Dans une situation-problème significative, conduire une recherche documentaire (au départ de documents écrits, de messages iconographiques ou mixtes, de schémas, de tableaux de données…) et rédiger une synthèse de textes pour informer un destinataire à propos d’une problématique littéraire ou non, en identifiant et en critiquant les sources d’information et en élaborant une bibliographie rigoureuse
* (5) Dans une situation-problème significative, construire un ou plusieurs réseaux de signification, pour répondre à des questions suscitées par la lecture d’un texte, porter une appréciation personnelle sur le texte, faire part de son interprétation à travers divers moyens d’expression (au cours d’une discussion, dans un compte rendu de lecture, par des réécritures, des mises en voix)

**Rappel de la production finale attendue** : constitution d’une anthologie d’extraits de pièces de théâtre d’auteurs français et/ou belges.

1. **Jean Racine**

Né le 21 décembre 1639 dans un milieu bourgeois assez modeste, Jean Racine est orphelin à quatre ans. Il est alors confié à ses grands-parents. La famille de Racine entretient d’étroites relations avec l’abbaye janséniste[[1]](#footnote-1) de Port-Royal. Il est admis aux Petites Ecoles de l’abbaye, puis complète sa formation au collège de Beauvais (1653-1654) et au collège d’Harcourt (1658).

En 1659, Racine fait son entrée dans le monde grâce à un de ses cousins, et noue ses premières relations littéraires, notamment avec Jean de La Fontaine. Il compose des pièces poétiques et attire l’attention.

Quatre ans plus tard, Racine, en quête de gloire, rejette l’austérité de Port-Royal et s’oriente vers la poésie de cour. Il rencontre Molière et Boileau et obtient une gratification annuelle de la part du roi. Il se tourne alors vers le théâtre. Ses deux premières pièces, la *Thébaïde* et *Alexandre le Grand*, sont montées par Molière. Néanmoins, insatisfait du travail de la troupe, Racine confie sa dernière pièce à la troupe rivale, ce qui lui vaut une brouille avec Molière.

En 1667, Andromaque est créée dans les appartements de la reine, puis jouée à l’Hotel de Bourgogne. Le succès de Racine est immense, et la rivalité avec Corneille débute. Deux ans plus tard, la gloire est de nouveau au rendez-vous avec Britannicus. Il rencontrera le succès avec les pièces suivantes également : *Bérénice* (1671), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie en Aulide* (1674) et surtout ***Phèdre*** (1677). Le roi Louis XIV accorde à Racine une gratification exceptionnelle de 6000 livres et le charge d’être son historiographe, en compagnie de Boileau. La même année, Racine se marie avec Catherine de Romanet et renforce son caractère de bon chrétien.   
Sous la protection de Madame de Maintenon, Racine compose des tragédies d’inspiration religieuse : *Esther* et *Athalie*. Il meurt le 21 avril 1699.

1. **Les sources de Racine**

**Voici une présentation des personnages et du décor de trois pièces dont le sujet est le même. Réponds aux questions suivantes :**

* Quels sont les personnages présents dans les trois pièces ? Combien de siècles séparent chaque pièce ?
* Comment les titres des pièces ont-ils évolué dans le temps ? Cela a-t-il un impact selon toi ?
* Certains personnages sont présents chez Euripide et Sénèque. Quels sont-ils ? Quel rôle jouaient-ils dans la tragédie antique ? Que nous apprend leur disparition dans la *Phèdre* de Racine sur l’esthétique de la tragédie classique ?
* Quels personnages Racine a-t-il ajoutés par rapport à ses deux prédécesseurs ? Quels rôles vont-ils jouer ?

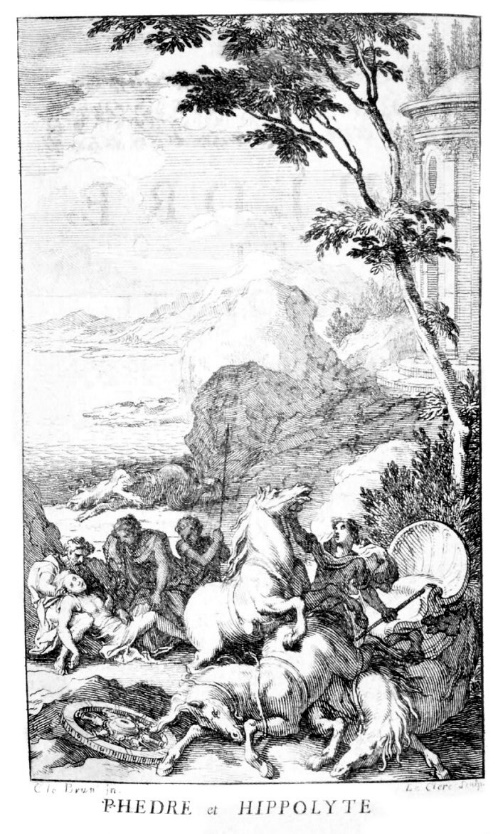
Introduction de l’intrigue amoureuse avec Aricie : Mais on n'échappe pas ainsi à la tragédie, la mort d'Hippolyte vient briser ce rêve, et vient rappeler qu'il n'est pas d'issue. D'autre part, le sentiment qui unit les jeunes gens vient contraster fortement avec la passion qu'éprouve Phèdre. La douceur s'oppose à la violence, et l'harmonie à la destruction. Ainsi, l'intrigue secondaire sert l'intrigue principale de deux manières : d'abord, d'un point de vue dramatique, puisque Phèdre apprenant les sentiments d'Hippolyte pour Aricie renonce à détromper Thésée, ensuite sur le plan symbolique, puisque l'amour tendre met davantage en valeur la démesure de l'amour-passion.

* Observe ce qui est dit à propos de la nourrice. Comment évolue son rôle ?

|  |  |
| --- | --- |
| Euripide, *Hippolyte couronné* (428 ACN)  Personnages :  **Aphrodite**, déesse de l’amour  **Artémis**, déesse de la chasse  **Hippolyte**, fils de Thésée et de l’Amazone  **Phèdre**, épouse de Thésée, fille de Minos, roi de Crète  **La nourrice**, nourrice de Phèdre  **Thésée**, roi d’Athènes  **Une servante**  **Un serviteur**  **Un autre serviteur d’Hippolyte**  **Chœur de femmes** de Trézène  *La scène représente le palais de Trézène. A droite et à gauche de la porte, les statues d’Aphrodite et Artémis, chacune surmontant un autel. Aphrodite apparaît au-dessus du palais.* | Sénèque, *Phèdre* (1er siècle PCN)  Personnages :  **Hippolyte**, fils de Thésée et de l’Amazone  **Phèdre**, épouse de Thésée, fille de Minos, roi de Crète  **La nourrice**, nourrice de Phèdre  **Thésée**, roi d’Athènes  **Un messager**  **Les Chœurs** |
| Racine, *Phèdre* (1677)  Personnages :  **Thésée**, fils d’Egée, roi d’Athènes  **Phèdre**, épouse de Thésée, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphae.  **Hippolyte**, fils de Thésée et d’Antiope, reine des Amazones  **Aricie**, princesse du sang royal d’Athènes (famille des Pallantides)  **Oenone**, nourrice et confidente de Phèdre  **Théramène**, gouverneur et confident d’Hippolyte  **Ismène**, confidente d’Aricie  **Panope**, femme de la suite de Phèdre  **Gardes**  *La scène et à Trézène, ville du Péloponnèse.* |

1. **La préface de *Phèdre***

**Voici la préface de la pièce *Phèdre*, rédigée en 1677. Lis-la attentivement.**

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d’Euripide. Quoique j’aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l’action, je n’ai pas laissé d’enrichir ma pièce de tout ce qui m’a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j’ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d’Euripide, et qu’il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu’il a toutes les qualités qu’Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n’est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et lorsqu’elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu’un mouvement de sa volonté.

Frontispice de l’édition originale de Phèdre et Hippolyte

J’ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu’elle n’est dans les tragédies des Anciens, où elle se résout d’elle-même à accuser Hippolyte. J’ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d’une princesse qui a d’ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m’a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvait avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n’entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l’honneur de sa maîtresse. Phèdre n’y donne les mains que parce qu’elle est dans une agitation d’esprit qui la met hors d’elle-même ; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l’innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d’avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*. Mais il n’est ici accusé que d’en avoir eu le dessein. J’ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l’aurait pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d’Hippolyte, j’avais remarqué dans les Anciens qu’on reprochait à Euripide de l’avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d’indignation que de pitié. J’ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d’âme avec laquelle il épargne l’honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l’accuser. J’appelle faiblesse la passion qu’il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n’est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu’Hippolyte l’épousa, et en eut un fils, après qu’Esculape l’eut ressuscité. Et j’ai lu encore dans quelques auteurs qu’Hippolyte avait épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s’appelait Aricie, et qui avait donné son nom à une petite ville d’Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable. J’ai même suivi l’histoire de Thésée, telle qu’elle est dans Plutarque.

C’est dans cet historien que j’ai trouvé que ce qui avait donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, était un voyage que ce prince avait fait en Épire vers la source de l’Achéron, chez un roi dont Pirithoüs voulait enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j’ai tâché de conserver la vraisemblance de l’histoire, sans rien perdre des ornements de la fable, qui fournit extrêmement à la poésie ; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d’amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu’elle n’aurait jamais osé faire tant qu’elle aurait cru que son mari était vivant.

Au reste, je n’ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c’est que je n’en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci ; les moindres fautes y sont sévèrement punies : la seule pensée du crime y est regardée avec autant d’horreur que le crime même ; les faiblesses de l’amour y passent pour de vraies faiblesses : les passions n’y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C’est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ; et c’est ce que les premiers poètes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n’était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poème dramatique ; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d’Euripide. Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d’utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l’ont condamnée dans ces derniers temps et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu’à les divertir, et s’ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie.

* **Quels sont les différents auteurs dont parle Racine ? Que leur doit-il ?**

Euripide : sujet. Virgile : présence d’Aricie. Plutarque : histoire de Thésée.

* **Quelles sont les modifications apportées par Racine à ses sources ? Comment les justifie-t-il ?**

-Phèdre ne calomnie pas Hippolyte, ce qui la rend plus « aimable ». Racine a fait ce choix car il considère que cette fausse accusation ne serait pas digne d’une princesse. Il respecte ainsi un des principes d’Aristote qui est que le personnage tragique doit être cohérent.

-c’est Oenone qui va calomnier Hippolyte pour sauver Phèdre

-Hippolyte est seulement accusé d’avoir eu le projet de violer Phèdre, et non pas de l’avoir fait réellement.

-Racine a rendu Hippolyte plus humain, en le rendant un peu moins parfait pour que le public ressente de la pitié envers lui (et non plus de l’indignation)

-Par conséquent, Racine a rendu Hippolyte amoureux d’Aricie, fille et sœur des ennemis mortels de son père.

* **Quel objectif Racine donne-t-il à la tragédie ?**

Il faut que la tragédie instruise, comme les anciens l’ont prescrit. Elle punit les vices et loue les vertus.

* **Relève une phrase qui montre toute l’ambiguïté du personnage de Phèdre.**

« Phèdre n’est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente » : d’un côté, Phèdre nourrit une passion interdite pour Hippolyte, ce qui va entraîner leur mort. De l’autre, elle est soumise à la fatalité qui prend la forme d’une malédiction divine.

* **Comment Racine justifie-t-il la présence d’Aricie dans sa pièce ?**

Pour justifier la présence du personnage d’Aricie dans sa pièce, Racine a recours à des arguments d’autorité puisqu’il cite des auteurs antiques qui faisaient, eux aussi, référence à eux : Aricie est présente dans un texte de Virgile et chez d’autres auteurs ; l’histoire de Thésée a été racontée par Plutarque.

1. **Le rôle d’Oenone**

Lis les extraits suivants et analyse le discours d’Oenone.

Acte I, scène 3

|  |
| --- |
| **PHÈDRE**  Dieux ! que ne suis-je assise à l’ombre des forêts !  Quand pourrai-je, au travers d’une noble poussière,  Suivre de l’œil un char fuyant dans la carrière ?  **ŒNONE**  Quoi, madame ?  **PHÈDRE**   Insensée ! où suis-je ? et qu’ai-je dit ?  Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?  Je l’ai perdu : les dieux m’en ont ravi l’usage.  Œnone, la rougeur me couvre le visage :  Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;  Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.  **ŒNONE**  Ah ! s’il vous faut rougir, rougissez d’un silence  Qui de vos maux encore aigrit la violence.  Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,  Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?  Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?  Quel charme ou quel poison en a tari la source ?  Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux  Depuis que le sommeil n’est entré dans vos yeux ;  Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure  Depuis que votre corps languit sans nourriture.  À quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?  De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?  Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;  Vous trahissez l’époux à qui la foi vous lie ;  Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,  Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  Songez qu’un même jour leur ravira leur mère  Et rendra l’espérance au fils de l’étrangère,  À ce fier ennemi de vous, de votre sang,  Ce fils qu’une Amazone a porté dans son flanc,  Cet Hippolyte…  **PHÈDRE**   Ah ! dieux !  **ŒNONE**   Ce reproche vous touche ?  **PHÈDRE**  Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !  **ŒNONE**  Eh bien ! votre colère éclate avec raison :  J’aime à vous voir frémir à ce funeste nom.  Vivez donc : que l’amour, le devoir, vous excite.  Vivez ; ne souffrez pas que le fils d’une Scythe  Accablant vos enfants d’un empire odieux,  Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.  Mais ne différez point ; chaque moment vous tue :  Réparez promptement votre force abattue,  Tandis que de vos jours prêts à se consumer  Le flambeau dure encore et peut se rallumer.  **PHÈDRE**  J’en ai trop prolongé la coupable durée.  **ŒNONE**  Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?  Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?  Vos mains n’ont point trempé dans le sang innocent ?  **PHÈDRE**  Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.  Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !  **ŒNONE**  Et quel affreux projet avez-vous enfanté  Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?  **PHÈDRE**  Je t’en ai dit assez : épargne-moi le reste.  Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.  **ŒNONE**  Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;  Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.  Quoiqu’il vous reste à peine une faible lumière,  Mon âme chez les morts descendra la première ;  Mille chemins ouverts y conduisent toujours,  Et ma juste douleur choisira les plus courts.  Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?  Songez-vous qu’en naissant mes bras vous ont reçue ?  Mon pays, mes enfants, pour vous j’ai tout quitté.  Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?  **PHÈDRE**  Quel fruit espères-tu de tant de violence ?  Tu frémiras d’horreur si je romps le silence.  **ŒNONE**  Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux !  À l’horreur de vous voir expirer à mes yeux ?  **PHÈDRE**  Quand tu sauras mon crime et le sort qui m’accable,  Je n’en mourrai pas moins : j’en mourrai plus coupable.  **ŒNONE**  Madame, au nom des pleurs que pour vous j’ai versés,  Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,  Délivrez mon esprit de ce funeste doute.  **PHÈDRE**  Tu le veux ? lève-toi.  **ŒNONE**   Parlez : je vous écoute.  **PHÈDRE**  Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?  **ŒNONE**  Par de vaines frayeurs cessez de m’offenser.  **PHÈDRE**  Ô haine de Vénus ! Ô fatale colère !  Dans quels égarements l’amour jeta ma mère !  **ŒNONE**  Oublions-les, madame ; et qu’à tout l’avenir  Un silence éternel cache ce souvenir.  **PHÈDRE**  Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée  Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !  **ŒNONE**  Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui  Contre tout votre sang vous anime aujourd’hui ?  **PHÈDRE**  Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  Je péris la dernière et la plus misérable.  **ŒNONE**  Aimez-vous ?  **PHÈDRE**   De l’amour j’ai toutes les fureurs.  **ŒNONE**  Pour qui ?  **PHÈDRE**   Tu vas ouïr le comble des horreurs…  J’aime… À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.  J’aime…  **ŒNONE**   Qui ?  **PHÈDRE**   Tu connais ce fils de l’Amazone,  Ce prince si longtemps par moi-même opprimé…  **ŒNONE**  Hippolyte ? Grands dieux !  **PHÈDRE**   C’est toi qui l’as nommé !  […] |

Acte 2, scène 5

|  |
| --- |
| http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0042/m060704_0000125_p.jpg[…]  Au-devant de ton bras je le sens qui s’avance.  Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,  Si ta haine m’envie un supplice si doux,  Ou si d’un sang trop vil ta main serait trempée,  Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;  Donne.  **ŒNONE**   Que faites-vous, madame ! Justes dieux !  Mais on vient : évitez des témoins odieux !  Venez, rentrez ; fuyez une honte certaine. |

Acte 3, scène 3

|  |
| --- |
| **[…]**  **PHÈDRE**  Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.  **ŒNONE**  Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?  Vous le craignez : osez l’accuser la première  Du crime dont il peut vous charger aujourd’hui.  Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :  Son épée en vos mains heureusement laissée,  Votre trouble présent, votre douleur passée,  Son père par vos cris dès longtemps prévenu,  Et déjà son exil par vous-même obtenu.  **PHÈDRE**  Moi, que j’ose opprimer et noircir l’innocence !  **ŒNONE**  Mon zèle n’a besoin que de votre silence.  Tremblante comme vous, j’en sens quelques remords.  Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.  Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,  Votre vie est pour moi d’un prix à qui tout cède :  Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,  Bornera sa vengeance à l’exil de son fils :  Un père, en punissant, madame, est toujours père ;  Un supplice léger suffit à sa colère.  Mais, le sang innocent dût-il être versé,  Que ne demande point votre honneur menacé ?  C’est un trésor trop cher pour oser le commettre.  Quelque loi qu’il vous dicte, il faut vous y soumettre,  Madame ; et pour sauver votre honneur combattu,  Il faut immoler tout, et même la vertu.  On vient ; je vois Thésée. |

1. **La folie de Phèdre**

Acte 1, scène 3

|  |  |
| --- | --- |
| **PHÈDRE**  Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d’Égée  Sous les lois de l’hymen je m’étais engagée,  Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;  Athènes me montra mon superbe ennemi :  Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  Un trouble s’éleva dans mon âme éperdue ;  Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  Je sentis tout mon corps et transir et brûler :  Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  D’un sang qu’elle poursuit tourments inévitables !  Par des vœux assidus je crus les détourner :  Je lui bâtis un temple, et pris soin de l’orner ;  De victimes moi-même à toute heure entourée,  Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :  D’un incurable amour remèdes impuissants !  En vain sur les autels ma main brûlait l’encens !  Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  J’adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,  Même au pied des autels que je faisais fumer,  J’offrais tout à ce dieu que je n’osais nommer.  Je l’évitais partout. Ô comble de misère !  Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.  Contre moi-même enfin j’osai me révolter :  J’excitai mon courage à le persécuter.  Pour bannir l’ennemi dont j’étais idolâtre,  J’affectai les chagrins d’une injuste marâtre ;  Je pressai son exil ; et mes cris éternels  L’arrachèrent du sein et des bras paternels.  Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,  Mes jours moins agités coulaient dans l’innocence :  Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  De son fatal hymen je cultivais les fruits.  Vaines précautions ! Cruelle destinée !  Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  J’ai revu l’ennemi que j’avais éloigné :  Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.  Ce n’est plus une ardeur dans mes veines cachée :  C’est Vénus tout entière à sa proie attachée.  J’ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  J’ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;  Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  Et dérober au jour une flamme si noire :  Je n’ai pu soutenir tes larmes, tes combats :  Je t’ai tout avoué ; je ne m’en repens pas.  Pourvu que, de ma mort respectant les approches,  Tu ne m’affliges plus par d’injustes reproches,  Et que tes vains secours cessent de rappeler  Un reste de chaleur tout prêt à s’exhaler. | 1. **Par quel moyen la « contamination amoureuse » a-t-elle lieu ?** 2. **Relève les mots qui font référence aux sens.** 3. **Quelle est l’importance de la mention du sang dans cet extrait ?** 4. **Comment Phèdre considère-t-elle son amour pour Hippolyte ?** |

|  |  |
| --- | --- |
| Acte 4, scène 6  […]  **PHÈDRE**   Ils s’aimeront toujours !  Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !  Ils bravent la fureur d’une amante insensée !  Malgré ce même exil qui va les écarter,  Ils font mille serments de ne se point quitter…  Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m’outrage ;  Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.  Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux  Contre un sang odieux réveiller le courroux :  Qu’il ne se borne pas à des peines légères !  Le crime de la sœur passe celui des frères.  Dans mes jaloux transports je le veux implorer.  Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?  Moi jalouse ! et Thésée est celui que j’implore !  Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !  Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?  Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.  Mes crimes désormais ont comblé la mesure :  Je respire à la fois l’inceste et l’imposture ;  Mes homicides mains, promptes à me venger,  Dans le sang innocent brûlent de se plonger.  Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue  De ce sacré Soleil dont je suis descendue !  J’ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;  Le ciel, tout l’univers est plein de mes aïeux :  Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.  Mais que dis-je ? mon père y tient l’urne fatale ;  Le sort, dit-on, l’a mise en ses sévères mains :  Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,  Lorsqu’il verra sa fille à ses yeux présentée,  Contrainte d’avouer tant de forfaits divers,  Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !  Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?  Je crois voir de ta main tomber l’urne terrible ;  Je crois te voir cherchant un supplice nouveau,  Toi-même de ton sang devenir le bourreau…  Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille ;  Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.  Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit  Jamais mon triste cœur n’a recueilli le fruit :  Jusqu’au dernier soupir de malheurs poursuivie,  Je rends dans les tourments une pénible vie. | **Phèdre a-t-elle conscience de son état ?** |

1. Le jansénisme est une doctrine théologique. D’abord mouvement religieux, cette doctrine sera ensuite politique et philosophique. Elle naît au XVIIe siècle en réaction à l’absolutisme royal et à certaines dérives de l’Eglise catholique. Les jansénistes s’attachent à respecter la doctrine de saint Augustin. Le roi Louis XIV et ses successeurs mèneront de lourdes persécutions à leur encontre. [↑](#footnote-ref-1)